

Enterrement

Ces vallées que l'on traverse, pleine de circulation toujours, à quoi bon se plaindre encore que ça roule trop vite et que la majorité des gens prennent des risques insensés à leur volant ? Et qu'ils ne doutent d'aucune manière qu'un jour ils en seront réduits à tout autre chose alors que la dernière goutte de notre cher pétrole aura été consommée.

Il y pensait souvent à ce pétrole. Carburant extraordinaire. Il avait calculé que pour monter 1 tonne et demie, voiture, conducteur et matériaux, sur 5 kilomètres de pente très prononcée, il ne lui avait même pas fallu un litre de benzine! Combien, en comparaison, aurait-il été nécessaire d'êtres humains pour pousser non seulement la voiture, mais sa charge, et combien de temps cela leur aurait pris ?

Mais qu'importe l'incroyable rendement de ce produit hors norme, on le gaspillait comme s'il devait durer toujours, comme s'il se renouvelait sans cesse dans les sous-sols de la terre et qu'il ne viendrait jamais à manquer, qu'au contraire, plus on en consommerait, plus il en sortirait. Et cela jusqu'à la nuit des temps, tandis que la population aurait doublé, triplé, et qu'ici même, dans ces vastes plaines, l'entier des champs aurait été couvert de maisons et que pas une seule surface ne serait restée pour nourrir l'humanité. On aurait dans le même laps de temps doublé voir triplé le nombre des routes qui se seraient révélées insuffisantes pour accueillir un nombre de voitures en progression exponentielle. Même les enfants auraient eu la leur, qui rouleraient pire encore que les adultes, à fond la caisse, coupant les virages sans visibilité, créant des accidents monstres que l'on accepterait de la même manière. Alors la trompette des ambulances résonnerait en permanence dans les vallées pour conduire toutes ces victimes à des hôpitaux gigantesques que l'on aurait placés là où se trouvaient autrefois les dernières forêts, car il n'y aurait plus eu de place pour les construire ailleurs.

On n'en était pas là, mais pas très loin. Et en attendant l'apocalypse, l'on se dirigeait vers une église inconnue pour un enterrement.

On assista au service funèbre. La morte, âgée, comptait pour pas grand-chose dont on évoqua à peine le nom. De sa vie, rien, ou si peu. Et pendant ce temps le préposé secouait son encensoir dans un grand mouvement de pendule. L'odeur pénétrait l'église, vous prenait presque à la gorge. Il se dit alors que dans le temps, ce produit et ce même mouvement, servaient peut-être à mieux diffuser cette fumée odorante pour couvrir l'odeur des morts que l'on ne pouvait pas toujours enterrer à l'heure voulue et qui avaient déjà commencé leur décomposition. Une idée comme ça. Et puis la coutume avait perduré bien après que les morts soient devenus décents en se gardant un minimum de temps avant de se laisser aller complètement et de se liquéfier dans l'insoutenable odeur des cadavres en décomposition.

Pas gai la mort, quand on pense que chacun devra passer au tourniquet. Et qu'à la place de cette pauvre morte que l'on ne saurait plaindre, puisqu'elle avait fait son chemin avant que d'en arriver au terme ultime, rongée par un cancer général et sans espoir aucun de guérison, ce serait nous autres qui figurerions dans la caisse. Alors quel aurait été le sens de notre existence ? Il n'en voyait aucun. Il ne découvrait que ce néant que l'on cherche à ne pas voir par tous les artifices de la vie ordinaire, et puis enfin par ceux religieux qui sont pires encore.

On donne du Jésus, de la vierge Marie à tour de bras. On parle d'espérance alors qu'on est mort. On nous donne une chance de nous retrouver un jour quelque part dans un autre monde. Où et quand, on ne le sait pas, mais dans des structures qui ne sont pas loin d'être celles que l'on connaît, puisque l'on est incapable de rien imaginer d'autre, avec des voitures dehors sur les routes, des tas de voitures et des tas de routes, et d'autres églises. Pas plus belles que celle-ci, pas plus moches non plus. Et dans cet autre monde, il y aurait les mêmes chants, les mêmes paroles répétées à l'infini aux quatre coins de la terre sans que l'on se penche sérieusement sur ce que l'on dit, et sans en analyser, si peu que ce soit, le contenu. C'est une litanie qui rend service. Qui empêche de trop pleurer, de trop penser, qui donne quelque part une assurance, qui te permet de rentrer ce soir à la maison sans être désespéré. C'est un remède en quelque sorte contre la mort que nous imaginons dans le sens d'une destruction totale, dans celui aussi de l'inanité de tout ce que nous aurions fait, dit et pensé, du premier jour de notre vie au dernier.



La monumentale entrée du cimetière de Bergamo, un décorum digne de la Rome antique.

Il fait bon retrouver le grand air et croire enfin à la réalité concrète de la vie, se pencher sous une fontaine pour se rafraîchir, recevoir à nouveau un plein soleil qui vous assomme littéralement après la fraîcheur relative de l'église où religieux et professionnels des services funèbres ont officié avec classe. Ils étaient là, en costume foncé, les gants noirs, les préposés. Et tandis que les enfants de la morte sortaient le cercueil, ils étaient quatre eux aussi, ils ont quitté l'église par les côtés, dignes d'un professionnalisme que l'on peut envier. Voilà le métier qu'il m'aurait fallu faire, avait-il pensé !

Le cimetière est à l'autre bout de la ville. Gigantesque. Avec une entrée monumentale voire monstrueuse qui vous surprend. Quel style ? Néo-fasciste, si ce terme existe, c'est-à-dire que cette construction énorme, qui vous rappelle quelque part les temples d'Angkor, aurait été mise en place avant la dernière guerre. Un cimetière capable d'accueillir plusieurs décédés par jour. Il est monstrueux aussi dans la surface qu'il offre. Avec des tombes, des caveaux, des cyprès d'autres grands arbres. Avec des sculptures qui sont parfois de pures merveilles et qui n'ont rien à voir avec la mort. C'est plutôt la vie qu'elles représentent, et souvent féminine, des beautés parfaitement formées, l'une avec la pointe des seins visibles sous le tissu léger qu'elle porte. Cet homme qui figure là, sous un mètre et demi de terre, a-t-il plus aimé que les autres ? Ou s'intéressait-il à l'art et avait-il fait créer cette œuvre magnifique avant même qu'il ne décède ?

- C'est sous cette représentation de la beauté féminine que je veux dormir de mon dernier sommeil, avait-il pu dire lors de l'établissement de ses dernières volontés que l'on avait respectées.



On pourrait se promener des heures dans tous les couloirs. Y découvrir des merveilles sans pour autant percer le mystère de la mort et le pourquoi de cette manière d'inhumer les gens. Le cimetière est-il la conclusion logique de l'évolution mentale humaine, un accident de l'histoire, le refus inconscient de prendre en considération que la mort pourrait bien être la fin définitive de tout ?

Non loin de la fosse où la pauvre morte, bienheureuse était-elle quand même de ne plus souffrir et de ne plus avoir à se torturer sur notre pauvre cheminement, avait été inhumée Lucia Animelli, née le 17 septembre 1905, décédée le 16 juin 2010. C'était peut-être la doyenne de cette ville. Ainsi on pouvait suivre son parcours. Elle avait su l'ambiance de la première guerre mondiale alors qu'elle avait 9 ans quand elle se déclarait. Elle était déjà femme mûre, mère assurément, voire grand-mère si elle s'était mariée très jeune, quand Mussolini déclarait la guerre au monde entier, satrape bouffi resserré dans un uniforme devenu trop petit pour lui, pourri au dernier degré, qui osait proposer à un peuple à son tour devenu fou un tel programme d'avenir, alors que le pays même n'aurait d'aucune manière les moyens physiques et moraux de soutenir un tel conflit. On applaudissait à tout rompre. On envahirait la France, où des centaines de milliers de ses ressortissants avaient trouvé du travail pour envoyer la paie aux familles restées au pays.

Septante ans plus tard, on ne comprenait toujours pas. C'était l'inconcevable. L'inexpliqué. Le mystère d'une âme pervertie. Une folie guerrière d'un autre âge et d'une autre humanité.



Lucia Animelli avait pu lire le compte-rendu de ces événements dans les journaux. Si elle avait été d'un milieu modeste, elle avait pu voir ensuite son pays se transformer de fond en comble, devenir même l'une des plus riches nations de la terre, le nord surtout, avec un développement industriel frisant l'hystérie, avec une excitation permanente, et surtout la perte totale d'une certaine forme de vie où la culture paraissait avoir été au-dessus de tout et constituait un but absolu. On en était loin désormais.

On quittait le cimetière. On retraversait la grande cité pour s'en aller trouver une tante habitant une maison située au fond d'un vallon presque encore sauvage, alors qu'il se trouvait au pied même de la vieille ville. Il suffisait de prendre un petit chemin sous les arbres, et en dix minutes on se retrouvait là-haut, dans la vieille cité, parmi la foule incessante des visiteurs. Et pourtant d'ici l'on n'en devinait rien, ni même aucun clocher n'apparaissait tellement les arbres étaient devenus haut et que le reste de la végétation, épaisse parfois au point d'en être impénétrable, avait tout envahit, même les pentes des collines où autrefois l'on cultivait la vigne du haut en bas tandis qu'elle avait désormais disparu.

Valverde, s'appelait cette contrée qui portait admirablement bien son nom. On y accédait par une petite route permettant juste le passage d'une voiture entre les murs de maisons hautes que l'on venait de restaurer avec goût. On ne délaissait donc pas totalement l'ancien, et l'administration de la ville, inconsciente d'un avenir qui s'avérerait lourd et difficilement maîtrisable, tenait pourtant à garder intacts ces vestiges de la vie d'autrefois. Un effort conséquent avait été fait dans ce sens-là. Le goût de l'histoire et de la culture n'avait donc pas été perdu qui, mieux que subsister, constituait l'un des piliers d'une politique nouvelle, il est vrai pas tout à fait désintéressée, puisque des milliers de touristes affluaient chaque jour et étaient source de profits considérables. Mais n'est-ce pas de cette manière finalement que l'on peut le mieux veiller sur son patrimoine, quand celui-ci peut être découvert par d'autres qui apprécient ce qu'ils voient et ce qu'ils ressentent, reconnaissants en plus à une collectivité de faire état de son immense et prodigieux passé ?

Sitôt après les dernières maisons, la route faisait place à un chemin de terre comme on en trouve sur les pâturages, avec des creux et des bosses, tandis que dans le bord coulait un ruisseau venu de la colline. On se serait cru au cœur même d'une nature infinie alors qu'à deux pas, vivait une ville entière hébergeant des centaines de milliers d'habitants. Surprenant voire même magique.

Telle fut cette journée. La morte reposait là-bas. Sitôt le cercueil descendu dans la fosse, après que l'un ou l'autre de la famille ait jeté une poignée de terre sur le cercueil, la pelle mécanique fit son travail et en cinq minutes le terrain avait retrouvé une surface uniforme où l'on pourrait aussitôt déposer la plaque et y mettre les fleurs. La famille désormais pourrait s'y recueillir. On la saurait là, la mère, la mama, la maman, en paix, après qu'elle vous ait enfanté et donné

cette possibilité, bonne ou mauvaise, on ne le saura jamais, de goûter à votre tour à la vie. Et surtout celle de pouvoir vous interroger. Avant que vous ne soyez à votre tour venu ici, ou ailleurs, la rejoindre. Le cycle serait accompli. La page serait tournée. Il n'y aurait plus rien à dire.





Une statue, apparemment un bronze, pour laquelle nous fortement flippé !



Autre témoignage artistique de valeur pour Giovanni Battista Catto.



L'immensité du cimetière de Bergamo, comme la monumentalité du fronton, ne laisse pas de surprendre. Le tout est extrêmement bien entretenu, immense jardin qui n'est pas sans rappeler les grands cimetières parisiens. On est un peu dans le même ordre concernant la surface. Notons ici toutefois qu'il s'agit là du seul grand cimetière de Bergamo.